

jours, là où l'on peut la voir en passant à bord des chars, sur les *razades* d'en haut. (1)

Salut, croix sublime, Tu as sauvé le monde et le sauves encore, chaque jour, à ces heures désespérées où l'on n'a plus d'espoir qu'en Celui qui t'a portée généreusement ici-bas.

Reste là, battue des flots qui ne pourront que te briser un moment. Reste debout, au large, sur ce rocher désert, témoin du sauvetage de plus de deux cents personnes des Trois-Pistoles. Reste là comme un phare lumineux, rappelant à ceux qui viendront après nous, que la reconnaissance, qui t'a élevée sur cette pointe aride au sein du fleuve, demande que tu ne sois pas oubliée ni méconnue.

Qui sait, si, te regardant au loin, un pauvre malheureux n'aura pas une bonne pensée ?

Qui sait si ta vue ne consolera plus d'une infortune, plus d'un déshérité ici-bas ?

Oui, oui, reste debout, impassible, immuable et sereine aux jours de tempête, comme à l'heure calme où la mer se fait pleine de caresses et de chansons.

Reste là comme une éternelle prière montant de la terre vers le ciel, non seulement pour toutes les gens des Trois-Pistoles, mais pour tous les malheureux de la mer qui vont on ne sait où, perdus entre deux abîmes : le ciel immense, l'immense mer.

(1) Il y a les *razades* d'en bas et celles d'en haut. Ce sont deux rochers arides à une demi lieue de la rive.

CHAPITRE XI

LE SCAPULAIRE DE LA MORTE

Elle était bien jeune pour mourir ; mais la mort, cette terrible pourvoyeuse qui ne se fatigue jamais, l'avait marquée à l'avance de son sceau fatal.... La fièvre, une de celles qui ne pardonnent pas, la prit un bon soir, comme le soleil allait se coucher, ensanglanté derrière les Laurentides ; et le lendemain matin, son regard voilé pour toujours, ne vit pas reparaître à l'horizon couleur d'or l'éternel voyageur de la route des cieux. Son agonie avait été douce ; le dernier soupir, en s'échappant de sa poitrine amaigrie, avait laissé entr'ouvertes ses lèvres décolorées, qui paraissaient encore toutes chaudes des doux noms de Jésus et de Marie, cette suprême et dernière consolation des mourants ; des mains aimées avaient fermé ses yeux fixement ouverts sur le modeste Christ, appendu à la muraille d'en face. Comme la maladie était contagieuse, on l'ensevelit au matin, et par un soleil ardent dans un ciel sans nuage, le corps de la jeune fille de seize ans prit le chemin du cimetière. La vieille grand'mère, seule à la soigner avec le dévouement d'un autre âge suivait péniblement le cortège funèbre : elle voulait l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure.

Aux fenêtres des habitations de rares visages peïnés apparaissaient par intervalle. Ici un brave homme ôtait son chapeau en se signant ; plus loin une main calleuse de vieille paysanne, essuyait une larme qui tremblait avant de tomber, et le cercueil de bois blanchi, arrivait ainsi au cimetière. La prière des morts, un peu d'eau bénite, une poignée de sable, et seuls, le renflement du sol et la terre fraîchement remuée, annonçaient qu'une victime dormait son dernier sommeil au champ du repos :

MEIGHEN PAPERS, Series 3 (M.G. 26, I, Volume 114)

PUBLIC ARCHIVES
ARCHIVES PUBLIQUES
CANADA